

**" RÉJOUIT COMME UN PETIT
MIRACLE "**

CAHIERS DU CINEMA



**" CE FILM EST UN
ENCHANTEMENT "**

TÉLÉRAMA



4,4/5



**ALLOPINÉ
PRESSE**

**" CHEF-D'ŒUVRE,
PUR JOYAU "**

LE MONDE



**" L'UN DE SES PREMIERS
GRANDS COUPS D'ÉCLAT "**

LES INROCKS

**" UN CINÉMA AUSSI
VIBRANT QU'INTENSE "**

TRIBUNE DU DIMANCHE



**" RÉJOUISSANTE ÉPIPHANIE
ROMANTIQUE ET MUSICALE "**

TROIS COULEURS

**" MAGIQUE RETOUR À
L'ADOLESCENCE "**

PARIS MATCH



**" CE QUE L'ON RETROUVE DANS CE FILM,
CE SONT DES PERSONNAGES QUI ÉCOUTENT "**

FRANCE INTER

" UNE SPLENDEUR "

SLATE

" UN PETIT BIJOU DE CINÉMA "

LA CROIX

" UN FILM-CHARNIÈRE DANS L'ŒUVRE DE JONAS TRUEBA "

PREMIERE



**" QUELQU'UN CHOSE RESTE
PROFONDÉMENT EN NOUS "**

FRANCE CULTURE

**" RETROUVER SON PREMIER AMOUR
N'A JAMAIS ÉTÉ SI DOUX "**

L'OBS



" UN ESPRIT ROHMERIEN "

LIBÉRATION

LA
RECONQUISTA

CROYEZ-VOUS EN L'AMOUR APRES L'AMOUR ?

UN FILM DE JONÁS TRUEBA



La reconquista

Jonás Trueba

Adolescents, ils s'aimaient. La trentaine venue, ils se retrouvent. Restée inédite en France dix ans durant, une pépite du réalisateur d'*Eva en août*.

Ces deux-là ont beaucoup de choses à se dire. Jusqu'au bout de la nuit. (Itsaso Arana et Francesco Carril.)



Datant de 2016 et jamais distribué dans les salles françaises, ce film est un enchantement. Revenir sur les débuts d'un cinéaste est toujours intéressant, même si, le plus souvent, ce qu'on découvre n'est qu'une ébauche. Rien de tel avec *La reconquista*, de qualité égale sinon supérieure à *Eva en août* (2019) ou à *Septembre sans attendre* (2024). Pourquoi il n'est jamais sorti reste un mystère. À Madrid, Manuela (l'irrésistible Itsaso Arana, actrice, collaboratrice et compagne du réalisateur) et Olmo (Francesco Carril, remarqué dans la série *Los años nuevos*) se retrouvent après des années. Elle est comédienne, vit aujourd'hui à Buenos Aires, seule mais pas sans amants. Lui vit avec une femme psychiatre, traduit et écrit, l'un n'allant pas sans l'autre, selon lui. Manuela et Olmo ont tous deux 30 ans et se sont aimés durant leur adolescence. Premier amour fort, dont témoigne une lettre écrite à l'époque par lui, qu'elle a rapportée et qu'elle lui tend.

Ce couple a beaucoup de choses à se dire, aussi sensibles qu'intelligentes, sur le sentiment amoureux éprouvé hier, qui perdure peut-être. Jonás Trueba tisse un véritable art de la conversation, comme on a rarement l'occasion d'en entendre. Le cadre de ces échanges à bâtons rompus évolue, les lieux s'enchaînent. Entre un concert où se produit le père de Manuela, le passage dans un bar et des danses endiablées dans un dancing ré-

tro, la nuit s'étend jusqu'à l'aube. Le tout est filmé comme en temps réel, dans un déroulé qui semble le plus naturel du monde. Un mouvement fluide, onduleux, à l'image de ce long trajet en scooter à travers les rues et les avenues de Madrid, filmé en doux plans-séquences, clin d'œil manifeste à la balade romaine de Nanni Moretti dans son *Journal intime*.

Comme dans chaque film de Jonás Trueba, la musique n'est jamais placée, elle structure, au contraire, certaines scènes. On entend plusieurs morceaux (en entier, s'il vous plaît) d'un chanteur méconnu en France, Rafael Berrio, sorte de Leonard Cohen espagnol. Le petit miracle tient surtout au basculement inattendu dans le passé, à la faveur d'un endormissement. Un flash-back osé d'une trentaine de minutes révèle ainsi Manuela et Olmo au temps béni de leurs 15 ans. Ils sont dans un parc en compagnie d'un groupe de camarades qui se détache peu à peu, les laissant marcher seuls. Elle parle beaucoup, lui écoute, en faux timide, selon elle. On dirait une promenade galante, alors que rien n'est précieux, tout coule de source. Il y a là un charme d'une absolue simplicité, d'autant plus troublant qu'il procure un vertige temporel. Entre présent conditionnel, rappel vibrant du passé, lecture de l'avenir.

► Jacques Morice

| Espagne (1h48) | Scénario : J. Trueba. Avec Itsaso Arana, Francesco Carril.

LIRE aussi p. 24.



Madrid par les sentiments



Jonás Trueba
et sa compagne,
l'actrice Itsaso Arana,
dans les jardins
de las Vistillas.

Il a tourné tous ses films dans sa ville natale. Là, Jonás Trueba crée en famille ou entre amis. Cultivant un cinéma intime et délicat, que célèbre une rétrospective à Paris.

Par Jérémie Couston

Photo Juan Manuel Castro Prieto pour Télérama



Vingt-quatre heures à Madrid avec Jonás Trueba pour guide. Le Rohmer ibérique, comme on aime à l'appeler de notre côté des Pyrénées, y habite depuis quarante-quatre ans, y a tourné ses *«huit films et demi»*, en partie ou en totalité, et n'a aucune intention de déroger à la règle topographique qu'il s'est fixée par fidélité pour sa ville et ses habitants, dont il entrelace, avec une délicatesse ourlée de mélancolie, les rues et les sentiments. Son œuvre, des comédies d'apprentissage solaires et estivales sur la jeunesse et ses tourments, s'est récemment enrichie d'un court métrage intitulé *Vistillas*, réalisé dans le cadre de la collection *«Où en êtes-vous?»*, créée par le Centre Pompidou, qui lui rend hommage cet hiver.

Las Vistillas désigne son quartier de prédilection, une corniche à l'ouest de la capitale espagnole, garnie de jardins en pente, où il nous a donné rendez-vous un beau matin ensoleillé de janvier. En castillan, le substantif signifie «belvédère», mais Jonás Trueba préfère le traduire par «petites vues». Dans les deux cas, il est question de point de vue, sur l'agglomération et ses environs. Quand il a fallu trouver un lieu emblématique pour la séance photo, le réalisateur madrilène n'a pas longtemps hésité. Elle aura lieu dans les jardins de las Vistillas, plus précisément dans la Cuesta de los Ciegos, «la colline des aveugles», qui sont en fait des escaliers empruntés par à peu près tous les personnages de ses films, de jour comme de nuit. On peut les apercevoir dans son premier long métrage, *Todas las canciones hablan de mí* (*Toutes les chansons parlent de moi*, 2010), puis dans les suivants : *Los ilusos* (2013), *La reconquista* (2016), et enfin dans le sigracieux *Eva en août* (2019), son cinquième film mais le premier à sortir sur nos écrans, à l'été 2020.

Pour n'importe quel écolier espagnol, la Reconquista fait référence à la période de l'histoire médiévale où la péninsule Ibérique a été reprise aux musulmans. Pour notre dialecticien du discours amoureux, *La reconquista* célèbre les retrouvailles de deux jeunes adultes qui s'étaient aimés adolescents et passent une nuit dans Madrid, à tenter de conjuguer leurs souvenirs au conditionnel présent. Ce conte d'automne inédit, qui sort avec retard mais opportunément dans les salles françaises cette semaine, scelle aussi la rencontre entre Jonás Trueba et l'actrice-réalisatrice qui partage sa vie et tous ses films depuis : la divine Itsaso Arana. *«Je ne ressens pas le cinéma comme une profession dont je serais un professionnel, confie le cinéaste. Je le ressens comme une extension de la vie. Grâce au cinéma, j'ai appris à mieux regarder et écouter. J'y ai trouvé des amis, des amours.»*

Ses films, Jonás Trueba les conçoit aussi comme des instantanés, pour capturer les lieux et les visages, les modes et les saisons, avant les ravages du sablier, à la façon primitive des frères Lumière, et en particulier de leur infatigable «opérateur» Alexandre Promio (1868-1926), qui a si bien su saisir le Madrid de 1896. *«J'aime la beauté modeste de cette capitale qui ressemble à une ville de province, son côté moyen, non prétentieux. Madrid est peu cinégénique, comparée à Barcelone, elle n'est pas facile à cadrer. On ne peut pas la représenter par l'image seule. Il faut réussir à capter son air, ses vibrations. Elle n'échappe pas à la gentrification bien sûr, même si je trouve un peu ridicules les gens qui se sentent propriétaires de leur ville.»* Le constat est fait en longeant la «désastreuse» place Tirso de Molina, «en chantier depuis des années». De passage à Madrid, le comédien américain

Danny DeVito avait lui aussi été surpris par le chaos des travaux. *«J'espère que vous allez finir par trouver le trésor!»* avait-il lancé en quittant ces rues toutes piochées.

Un peu plus loin, au 10 de la calle de la Magdalena, on s'arrête brièvement à la Filmoteca española, qui propose un cycle et une exposition sur les archives No-Do (acronyme de «Noticiarios y Documentales»), les actualités de propagande sous Franco, dont notre guide souligne la valeur mémorielle. Au 32 de la même rue, on s'engouffre dans l'ancre de Santiago Palacios, libraire libertaire et ami de longue date. *«En esta librería te conocemos por tu nombre»*, dit l'affiche sur la porte. Et en effet, le taulier «connaît le prénom» de tous ses clients, à commencer par celui de Jonás, qui lui a confié le rôle de l'antiquaire dans son dernier film, *Septembre sans attendre* (2024) : le vieux barbu qui cède au couple en crise une paire de fauteuils décatés à motif fleuri, après avoir refusé de les vendre séparément. Au sous-sol de la librairie, une salle voûtée avec une quarantaine de chaises dépareillées. Aux murs, une exposition de photos en noir et blanc des rues de Madrid. Écrin alternatif et hors d'âge, où Jonás Trueba pourrait bien organiser une projection de son film surprise, un long métrage de fiction tourné en quinze jours et qui sera montré pour la première fois pendant sa rétrospective parisienne.

Lors de notre visite à Madrid, une autre intime du couple Trueba-Arana, l'indispensable interprète Massoumeh Lahidji, peaufinait les sous-titres de ce projet secret, avant d'assurer la traduction simultanée entre le journaliste français et le réalisateur madrilène. L'amitié et la fidélité sont des valeurs cardinales chez Jonás Trueba. Conçus avec la même bande, devant et derrière la caméra, ses films semblent guidés par un seul principe, hérité de la Nouvelle Vague : l'autobiographie comme muse, l'artisanat comme modèle. D'où les tournages à la maison, dans l'agilité et la discrétion. *«Je rejette ces films impérialistes qui bloquent les rues pour un plan. Je préfère tourner sans autorisation et moins déranger les habitants.»* Outre Rohmer, «mètre étalon» du cinéma à l'échelle des parcs et jardins, Trueba cite volontiers en exemple à suivre le régionalisme modeste des frères Larrieu (*Le Roman de Jim*) ou la solidarité pluridisciplinaire (cinéma, théâtre, danse) du collectif argentin El Pampero Cine (*La flor*).

Fils unique de Cristina Huete et Fernando Trueba, elle productrice et lui réalisateur, toujours en activité, d'un cinéma espagnol grand public façonné en couple depuis le premier jour (on leur doit l'ode au latin jazz *Calle 54* ou encore le film d'animation *Chico et Rita*), Jonás a «toujours vu le cinéma comme un métier qui se cultive avec amour et en famille». Notre balade s'achève dans les bureaux de sa micro-société de production, Los Ilusos («les illusionnés»). Un petit local en rez-de-chaussée – celui d'un ancien fleuriste. On y sert désormais le meilleur café à la cannelle de Madrid.

«Madrid est peu cinégénique, comparée à Barcelone, elle n'est pas facile à cadrer. Il faut réussir à capter son air, ses vibrations.»

À VOIR



La reconquista, en salles.

LIRE la critique page 61.

Jonás Trueba, le goût du présent, rétrospective du Centre Pompidou organisée au MK2 Bibliothèque, Paris 13^e.

Trouvailles et retrouvailles à Madrid

Gracieux et inventif, le long-métrage de Jonas Trueba, réalisé en 2016, sort pour la première fois en France

LA RECONQUISTA

Hantise cinéophile : tel ou tel trésor insu a-t-il été – par négligence, malchance, erreur ? – soustrait à notre attention ? Qui-conque fréquente un peu sérieusement archives et festivals sait bien que oui, par pelletées. Appliquée à une œuvre, la réponse est à relativiser, c'est déjà plus difficile. Prenons l'exemple de l'Espagnol Jonas Trueba. Agé aujourd'hui de 44 ans, cet héritier putatif d'Eric Rohmer (1920-2010) – rien de plus subtil, de plus habité, de plus léger et profond ne s'était tourné sur la carte du Tendre depuis la mort de ce dernier – s'est fait connaître en France en 2020 avec son cinquième long-métrage, *Eva en août*, dérivé estival d'une jeune femme au hasard madrilène de son désir. L'engouement progressivement rencontré depuis lors par cette œuvre mène logiquement aujourd'hui à une intégrale organisée par le Centre Pompidou hors les murs, qui permet enfin de découvrir ses films antérieurs.

Parmi ceux-ci, *La reconquista* (2016), pur joyau, fait aussi l'objet d'une sortie en salle, par la maison de distribution qui a eu l'intuition de lancer la carrière hexagonale de Trueba, Arizona Films, qu'il convient de saluer au passage. Et devinez quoi ? Ça se passe déjà à Madrid, avec des personnages qui tremblent sur leurs bases, des déambulations nocturnes, des musiques exaltantes, des incertitudes amoureuses sur lesquelles on joue sa vie, et ce pincement mélancolique de l'âme sans quoi la joie d'exister n'aurait rien contre quoi s'adosser. A rebours d'Alé et d'Alex dans *Septembre sans attendre* (2024), qui organisent une fête pour célébrer, plus proches que jamais, leur séparation, Olmo et Manuela, amants de quelques jours d'ivresse amoureuse à 15 ans, se retrouvent ici à 30, plus éloignés que jamais, en se demandant confusément si le temps passé ne peut jamais se reconquérir.

Gloire du rock basque

On connaît ces violons, dira qui lit ces lignes, merci bien. Oui. Mais non. Parce que tout tient ici à l'écriture du récit, à l'orfèvrerie délicate, inventive, gracieuse, de sa mise en scène. Tant pour ce qui regarde la structure du film que pour ce qui transfigure les scènes de l'intérieur. En prophète contraire, Jonas

Trueba organise, comme de juste, sa passion en une longue marche de Noël scandée par les stations.

Première station : un pied d'immeuble, un peu de verdure autour. Olmo (Francesco Carril), beau brun méditatif, plein de charme, descend de son scooter, rejoint Manuela (Itzaso Arana), qui sort de l'immeuble, brune extravertie, plus que séduisante. On ne sait à ce stade ce qu'ils sont l'un à l'autre, ils semblent avoir plaisir à se retrouver, et peur en même temps. Elle lui donne une ancienne lettre à lire. On ne sait pas ce qu'elle contient au juste. Cela sent les retrouvailles. L'essentiel se joue pour l'instant dans le rappel des couleurs : gros plan inaugural, d'une grande et mystérieuse beauté pour elle, sur fond d'un mur bleu, puis manteau enfilé de même couleur, pantalon et sac bleus pour lui, qui l'attend. Rien de trop : la question est posée sans l'être, de savoir s'ils s'assortiront davantage.

Deuxième station : le restaurant chinois en fin du jour. Ils n'y mangent pas, ils commencent à boire,

elle n'arrête pas de parler, il l'écoute d'aussi loin qu'il peut le penser. On apprend qu'elle a fui une relation à Buenos Aires durant de longues années. Qu'elle n'a personne. Qu'elle est très libre de ses désirs et qu'il est peut-être le prochain sur la liste, lui dit-elle en riant. Cette bonne blague. Lui, Carla (Aura Garrido), sa bonne amie, l'attend à la maison, ils songent d'ailleurs à avoir un enfant. C'est la raison pour laquelle, sans doute, il suit Manuela quand elle l'invite à venir écouter son père, un chanteur compositeur qui se produit dans un bar de la ville.

Station numéro 3. Rafael Berrio, vrai chanteur et gloire du rock basque des années 1980-1990 (il est mort en 2020), interprète quelques compositions devant un public clairsemé. Elles sont très belles, très poétiques, chantées en extenso, comme cela ne se fait jamais, et parce que la musique se révèle dans le cinéma de Jonas Trueba comme la deuxième peau de sa sensibilité au monde. Berrio

La musique se révèle chez le cinéaste comme la deuxième peau de sa sensibilité au monde

incarnant ici un prototype de père très artiste et un peu lointain, on peut penser que la scène aura surtout consisté à rapprocher, à ses côtés, le jeune couple du moment de son adolescence. On ne va pas tarder à comprendre qu'ils y vécurent un court et violent amour de jeunesse, devant la vérité nue duquel ils ont, aujourd'hui adultes, en quelque sorte à comparaître.

Pourquoi ne pas s'y essayer jusqu'au bout de la nuit ? Ce que préfigure la quatrième station dans un appartement où se regroupent de joyeux amateurs de jazz Nouvelle-Orléans, dont les corps tournoient,

se touchent, s'abandonnent. Quelque chose entre Olmo et Manuela, filmés au plus près comme séparés de la foule qui les entoure, saisis soudain comme en un temps retrouvé, s'est-il ici cristallisé ? On peut en avoir l'impression. Il rentre néanmoins au petit matin blanc, silhouette à la Nanni Moretti sur son scooter dans Madrid qui s'éveille, entre l'incroyable coupure de son qui annonce un retour cotonneux au réel et la chanson rejouée du père de Manuela, *Arcadia en flor*, qui évoque le paradis perdu de « l'Arcadie en fleurs ».

Cinquième station : l'appartement conjugal. Carla, psychiatre, douce et compréhensive, l'interroge devant un café. Les yeux dans les yeux, il dit et ne dit pas la vérité. Il s'écroule surtout de sommeil. Et rêve la sixième station du film : la rencontre des deux adolescents. La fureur intérieure, l'intensité du désir, la projection vers l'inconnu, l'âge adulte si ardemment convoité, mais encore à des années-lumière. On rompt comme on se donne. Sans savoir pourquoi. Ce

que fera Manuela. Ce qui est magnifique, c'est leur prescience à tous deux que quelque chose de la fragile vitalité de leur âge ne leur survivra pas et qu'ils jettent leur amour incendié au sort improbable des retrouvailles entre les adultes qu'ils seront devenus.

Ce pourquoi, en l'ultime station où l'on retrouve le couple au bas de l'immeuble et où l'on entend enfin les mots de cette merveilleuse lettre qu'Olmo avait écrite en réponse à la rupture de Manuela – ce pour quoi l'on se trouve remué. Car l'on ne sait trop, en vérité, si ce moment est l'exaucement du rêve de reconquête ou la descente au tombeau de la jeunesse. La boucle est ainsi bouclée, sans vraiment se refermer. Ce pourrait être une bonne définition du cinéma de Jonas Trueba, qui se conjugue à l'imparfait de la liberté. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film espagnol de Jonas Trueba (2016). Avec Itzaso Arana, Francesco Carril, Rafael Berrio, Aura Garrido (1 h 58).

Le cinéma de Jonas Trueba, comme une extension de la vie

L'œuvre du réalisateur madrilène, qui filme les mêmes acteurs depuis quinze ans, est projetée jusqu'au 10 février, au MK2 Bibliothèque, à Paris

RÉTROSPECTIVE

Une bande d'amis, une bande-son de dialogues sur l'amour et des chansons : voilà quelques mots pour évoquer le travail du cinéaste espagnol Jonas Trueba, révélé en France avec *Eva en août* (2020), déambulation d'inspiration rohmérienne. On pourrait ajouter Madrid, sa ville natale, que le frère quadragénaire, né en 1981, filme inlassablement, avec les mêmes acteurs (Itzaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel, Francesco Carril...), au point que sa filmographie ressemble à un album. Un album de musique – pas un film sans qu'un chanteur ou une chanteuse ne se produise dans un bar – mais aussi de photos, comme une extension de la vie.

Les spectateurs pourront en juger, alors que son œuvre fait l'objet d'une rétrospective,

jusqu'au 10 février, au MK2 Bibliothèque, à Paris, coorganisée par le Centre Pompidou. Huit longs-métrages y sont présentés, dont quatre inédits en France, notamment le somptueux *La reconquista* (2016). Il s'agit du premier film de Trueba tourné avec sa compagne, l'actrice Itzaso Arana, visage de madone, qui diffuse à l'écran un subtil mélange de douceur et de détermination – elle est, par ailleurs, metteuse en scène, réalisatrice et scénariste. Le couple a coécrit deux longs-métrages, *Eva en août* (2020) et le fantasme *Septembre sans attendre* (2024).

L'œuvre romanesque du Madrilène résonne avec celles d'Eric Rohmer (1920-2010) ou de François Truffaut (1932-1984), ce qui explique aussi l'intérêt que lui porte la critique française. Il s'en détache néanmoins par son regard sur le couple : point de muse ici, ni de perdant. Les tourments

sont partagés, discutés, voire « enlacés » dans la parole. Comme si les amants ou les ex voulaient garder intacte la beauté de leur histoire. Entre séparation et retrouvailles, les relations (sans enfants, précisons-le) s'apparentent à un ruban de sentiments. Ajoutons les discussions entre amis, redessinant une carte du Tendre à plusieurs.

Travail collectif

Trueba revendique ce travail collectif, qu'il a porté au plus haut point dans sa fresque documentaire *Qui a part nous* (2022), fabriquée avec des lycéens et des étudiants. Samedi 31 janvier, il donnera une master class, entouré de ses collaborateurs. Deux jours plus tard, il échangera avec Sophie Letourneur et Guillaume Brac, deux cinéastes qui partagent son mode de création participatif et son goût de filmer la fragilité du présent. Vivre le présent est un

leitmotiv chez cet autodidacte qui n'a pas fait d'études, même s'il a grandi entre un père cinéaste (Fernando Trueba) et une mère productrice (Cristina Huete). Plutôt que d'attendre des financements, il tourne avec les moyens du bord et défend un « cinéma du possible ». En cela, il se démarque de son père, qui, au fil du temps, a obtenu des budgets importants, à l'image de *La fille de tes rêves* (2001), avec Penélope Cruz.

Après un premier long-métrage, *Toutes les chansons parlent de moi* (2010), qui ne l'avait pas satisfait, Jonas Trueba a créé sa société de production, Los Ilusos, puis a réalisé un deuxième « long » du même nom, qu'il qualifie de « film zéro ». Tourné en noir et blanc, l'aérien *Los ilusos* (2013) – dont une nouvelle version sera dévoilée à Paris avec quelques séquences en couleurs – relève du carnet d'esquisses, capte les doutes d'une

équipe de film dans un joyeux tourbillon, où le travail et la vie ne font qu'un. « Le cinéma, c'est vivre trois fois plus », déclare un personnage de *Los ilusos* (Francesco Carril, aux faux airs de Louis Garrel), en sortant d'une projection.

Cette phrase a donné son titre à l'ouvrage publié par Les Éditions de l'Œil, à l'occasion de la rétrospective : *Jonas Trueba. Le cinéma, c'est vivre trois fois plus* (320 pages, 27 euros), codirigé par Judith Revault d'Allonnes, responsable du service cinémas du Centre Pompidou, et Eva Markovits, chargée de programmation. Un beau livre qui donne la parole au cinéaste et à toute sa bande, le chef opérateur Santiago Racaj, la monteuse Marta Velasco, la costumière Laura Renau, etc. Dans un essai passionnant, le rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*, Marcos Uzal, souligne que Trueba filme « ce qu'il connaît, intimement », avec

« des récits qui avancent par accumulation de touches plutôt que par ruptures ou rebondissements ». D'où cette impression de légèreté qui parcourt l'œuvre, même lorsque les protagonistes traversent des gouffres existentiels.

Dans un entretien, Trueba souligne que le cinéma l'a « aidé à aimer la vie, à l'apprécier, à en voir la beauté ». Quant aux chansons, elles structurent littéralement le récit : « On a même poussé l'idée jusqu'à se dire que le film que l'on fait est l'adaptation cinématographique d'une chanson ». Trueba ne fait peut-être que cela : filmer des personnages qui cherchent dans les couplets, et les refrains, de quoi réfléchir au lendemain. ■

CLARISSE FABRE

Jonas Trueba. Le goût du présent, à l'initiative du Centre Pompidou. MK2 Bibliothèque, Paris 13^e, jusqu'au 10 février.

CAHIERS DU CINEMA



Jim Jarmusch
Jonás Trueba
Lucrecia Martel
Gus Van Sant
Kelly Reichardt
Albert Serra
Arthur Harari

1/5

LA
RECONQUISTA

**LES FILMS LES PLUS
ATTENDUS DE 2026**



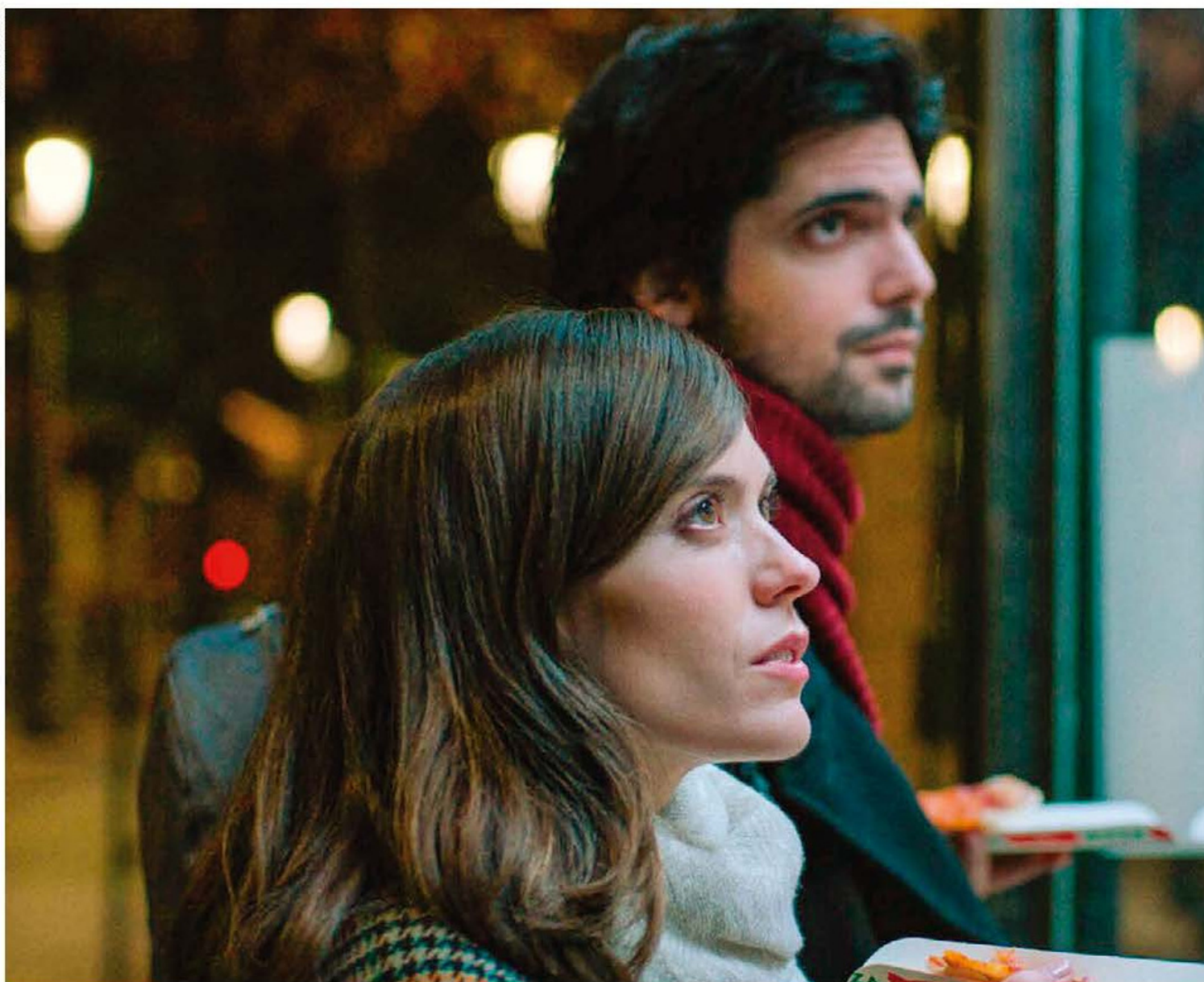
2/5

La reconquista de Jonás Trueba

QUI À PART EUX ?

par Charlotte Garson

© LOS LUSOS FILMS



La sortie de *La reconquista*, réalisé en 2016, réjouit comme un petit miracle, l'arrivage inespéré d'un supplément non seulement à une filmographie, mais à un monde. Si l'on y retrouve deux acteurs familiers de la troupe de Jonás Trueba, Itsaso Arana et Francesco Carril, on y découvre aussi une sorte de préquel de *Qui à part nous*, la longue plongée documentaire de Trueba dans le présent – et le questionnement sur l'avenir – d'ados espagnols : c'est en effet en leur faisant jouer les versions jeunes des personnages de *La reconquista*, Manuela (Arana) et Olmo (Carril), que le cinéaste a fait plus ample connaissance avec Candela Recio et Pablo Hoyos et a eu l'idée de les filmer plus longuement, sans scénario, avec plusieurs de leurs camarades.

Malgré le titre historico-conquérant, les retrouvailles de ces trentenaires qui furent amants pendant leurs années de

lycée se fond dans l'hiver madrilène du parc étagé, et bien peu verdoyant, où ils se sont donné rendez-vous. De même que le ralenti estival dictait à l'héroïne d'*Eva en août* sa vacance tout en latences et en imprévus amicaux, le ton du face-à-face, ce qu'il contient de pudeur ou de dévoilement entre anciens amoureux, fluctue ici au gré de la lumière, celle rougeâtre d'un restaurant chinois ou celle plus tamisée d'un bar musical. D'un côté la jeune femme, célibataire vivant désormais en Argentine et revenue pour quelques jours, de l'autre son ancien petit ami désormais en couple, visiblement bousculé dans sa routine quotidienne par ce *date* d'un jour qui s'étire en soirée puis en nuit. Le leitmotiv des deux mandolines du célèbre concerto de Vivaldi souligne moins l'accordance passée que le son d'instruments semblables mais dérythmés. Même les moyens de transport d'elle (à pied) et lui (en scooter), leurs gestes et leur accoutrement, les distinguent. Manuela, court vêtue dans le froid ambiant puis commandant un alcool à la mode en Argentine, semble avancer plus clairement le pion d'une proposition amoureuse. Entraîner Olmo dans un bar où se produit son père à elle (l'excellent guitariste et chanteur Rafael Berrio, également présent dans le documentaire de 2021) n'a rien de neutre : la jeune femme ramène son premier amour aux abords du cercle familial – retrouvailles dans les retrouvailles. Elle semble guetter, dans son attention de spectateur, une émotion ou une nostalgie qui restent indéchiffrables. Comme un fait exprès, le père entonne alors une vieille chanson dédiée à sa fille : « *On est toujours des débutants / Et l'amour ne finit pas / Car personne ne sait rien de son propre amour...* »

Ainsi est lancée la question de la seconde chance amoureuse. Pas tant du remariage (qui était au centre, références à Stanley Cavell à l'appui, du récent *Septembre sans attendre* de Trueba) que d'un nouveau départ fondé sur la mémoire d'un amour de jeunesse – *an affair to remember*. Que ce soit la chanson du père qui formule le plus directement la chose ne doit pas étonner : Manuela et Olmo ont chacun une profession qui leur sert (ou les contraint) à s'exprimer à travers des textes qu'ils ne signent pas, puisque l'une est actrice de théâtre et l'autre traducteur. Olmo confie ce qu'il aime dans son métier et

que l'on pourrait appeler le soulagement auctorial : « *Traduire, c'est écrire, mais sans avoir besoin de te créer une structure à toi, d'être dans l'intime.* » Son désir eustachien d'enfin parler avec les mots des autres se voit cependant rattrapé et contredit par une lettre qu'a apportée Manuela. Olmo, adolescent, lui écrivait alors son amour sur des feuilles de classeur. Elle insiste pour qu'il la relise à haute voix, tout à trac dans le parc. « *On sait quelque chose que les adultes ne peuvent pas savoir, même nous quand on sera adultes* », affirmait-il à 15 ans et annonce-t-il désormais sans conviction à 30 devant elle, « *sur un ton pourri* », précise Manuela. Si comme l'écrit Laure Murat dans *Relire*, la relecture est « *presque toujours désir – et promesse – de déchiffrement* », l'injonction de Manuela, cherchant à réactiver un sentiment, génère aussi pour le spectateur l'attente d'une compréhension, d'un récit : de quelle nature était leur amour, et comment ces deux-là en sont-ils arrivés à se quitter ?

Jonás Trueba, volontairement déceptif, y répond de manière diffuse et subtile, en déployant son art de la reprise, au sens couturier : s'il commence souvent ses films au moment où un couple s'apprête à se quitter ou à se retrouver, chez lui toute tentative de recoudre rend d'autant plus apparent le point de contact, la ligne de démarcation. L'amour remis sur le métier tient du grattage de cicatrice. Le lieu où s'achève la nuit d'Olmo et Manuela, un cours de swing aux allures de bal intemporel, laisse un temps croire à une séquence en accolade de comédie romantique : après un charleston endiablé, elle et lui finissent dans les bras l'un de l'autre. Pourtant, la partie la plus longue de cette séquence concerne Olmo lui-même, qui ne sait pas danser mais s'est risqué seul au milieu de la piste, suant, presque en transe ; l'excitation de retrouver son amante paraît moindre que celle de ce rapport furtivement désinhibé à son propre corps. Exténuée dans cette danse qui se substitue à l'amour physique au lieu d'en être le prélude, la retrouvaille s'avère tout sauf une immersion dans l'amour d'antan – plutôt une sensation heurtée, irrégulière, du passage du temps, qui se durcit par endroits, fait des grumeaux. Le rapprochement des corps et des souffles (au piano dans le bar fermé, Manuela chantait « *J'ai besoin d'air / Celui que tu respirez* ») a ceci de beau qu'il n'est pas ici un rabibochage

CAHIERS
DU
CINEMA





mais l'acceptation adulte du *fort-da*, une promiscuité qui n'implique pas intrinsèquement la nécessité de durer. D'où les plans larges sur Olmo rentrant chez lui en scooter au petit matin, en un parcours de la ville qui laisse imaginer que pendant ce sas temporel, il replace mentalement les fragments d'émotions que la revoyure a suscités.

Cette vie «*faite de morceaux qui ne se joignent pas*», comme l'écrivait Henri-Pierre Roché adapté par Truffaut, fait de *La reconquista* moins une réflexion sur le couple (concept contre-nature puisque nous sommes neurologiquement câblés comme des individus, explique doctement Manuela) que sur la façon dont nos relations et ruptures façonnent notre rapport au temps, et sur le fait qu'à l'inverse notre vision du temps conduit à des choix amoureux, comme le montrera une lettre d'adolescence de Manuela. Plutôt que de théoriser la chose, le film surprend en intégrant cette impression de marche manquée, de sol temporel qui se dérobe, en inventant une construction en trois parties inégales : après la longue nuit blanche, le retour mat d'Olmo chez lui auprès de sa compagne, puis ce que l'on met quelque temps à identifier comme un retour en arrière : la naissance de l'amour entre Manuela et lui alors âgés de 15 ans, cartable au dos et copains de lycée alentour. Or cette dernière partie arrive après qu'Olmo s'est endormi, fourbu au petit matin. Est-ce parce qu'elle relève ainsi

de la gueule de bois qu'elle semble souligner combien le cinéma de Trueba est rétif au flash-back ? Pourtant, celui-ci a tous les aspects de la séquence-qui-fait-comprendre-le-présent-de-la-narration : Manuela y met par exemple sur la chaîne hi-fi de sa chambre la chanson alors nouvellement écrite par son père, « On est toujours des débutants », et l'écoute avec Olmo. Moins qu'un retour en arrière, plus qu'un rêve : dans ce sommeil réparateur quelque chose des quinze ans passés se recalc, redevient linéaire, et permet enfin à Olmo de vraiment lire la lettre, *in petto* et pour lui-même. C'est alors seulement que l'on comprend le tout premier plan de *La reconquista*, tout sauf conquérant : Manuela y pleure, seule dans une chambre. Mais à bien regarder – un film a-t-il déjà montré cela, plutôt que des sanglots ? –, elle est en train d'arrêter de pleurer. ■

LA RECONQUISTA

Espagne, 2016

Réalisation, scénario Jonás Trueba

Image Santiago Racaj

Montage Marta Velasco

Son Álvaro Silva Wuth

Costumes Laura Renau

Musique Rafael Berrio

Interprétation Francesco Carril, Itsaso Arana, Pablo Hoyos,

Candela Recio, Aura Garrido, Rafael Berrio

Production Los Ilusos Films

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h48

Sortie 26 janvier

CAHIERS DU CINÉMA



4/5

À l'occasion de la rétrospective organisée par le Centre Pompidou du 27 janvier au 10 février au MK2 Bibliothèque, Les Éditions de l'œil publient un ouvrage consacré à Jonás Trueba, intitulé *Le cinéma, c'est vivre trois fois plus* et dirigé par Eva Markovits et Judith Revault d'Allonnes. Il est constitué d'un long entretien avec le cinéaste, de plusieurs autres avec certains de ses collaborateurs, dont l'actrice Itsaso Arana, ainsi que d'un essai sur son œuvre de Marcos Uzal. On y trouve également un choix de notes rédigées par le cinéaste lors de la préparation de ses films. Il les nomme « illusions », et elles mêlent réflexions précises sur le projet en cours et pensées générales sur le cinéma. Nous publions ici un extrait des notes liées à *La reconquista*.

Illusions pour *La reconquista*

par Jonás Trueba



LA
RECONQUISTA

CAHIERS
DU
CINÉMA



5/5

J'ai ressenti l'émotion du film à travers une forme et une structure, trois temps décalés, un peu rebelles et incompatibles, chacun avec sa respiration propre, autonome. J'ai ressenti ce 3, 2, 1... Mais surtout, à chaque fois que je le racontais avant de le tourner, j'essayais de représenter avec un claquement de la langue cette rupture à la troisième partie, comme quelque chose qui se déboîte, même si cette rupture était secrètement attendue. Comme un bloc de sculpture distinct, le début d'un autre film. C'était le pari, produire ce vertige, faire ce saut dans l'inconnu à la fin, faire confiance au spectateur, au cinéma et même à la bienveillance de celui qui est assis là, devant l'écran... Je sais bien que ce film peut sembler long : c'est dans son ADN et je ne vais pas le changer, car cela reviendrait à dénaturer son essence. Il y a une variation de tons en effet, mais aussi des acteurs, des gestes, des mouvements de caméra, des cadrages, des objectifs, tout est un peu différent. Idem pour Olmo et Manuela, car ce sont bien eux, mais différents : c'est le film que je voulais faire. Il est possible que j'aie échoué, peut-être que, dès le départ, ce sentiment était erroné, mais j'ai essayé de lui rester fidèle et je m'y tiens. C'est un film avec trois débuts et trois fins. Dans lequel rien ne s'imbrique tout à fait, parce qu'il n'est pas fait à l'équerre et au compas, il est bancal, déséquilibré, et fonctionne par résonances, pas par rimes. C'est pourquoi j'ai d'abord filmé les adolescents : pour ne pas céder à la tentation de tout faire couler comme une seule et même unité. Car pour moi, la vérité est qu'avec l'adolescence nous avons perdu quelque chose à jamais, et que nous portons depuis cette faille qui fait que nous ne nous intégrons pas tout à fait, incapables que nous

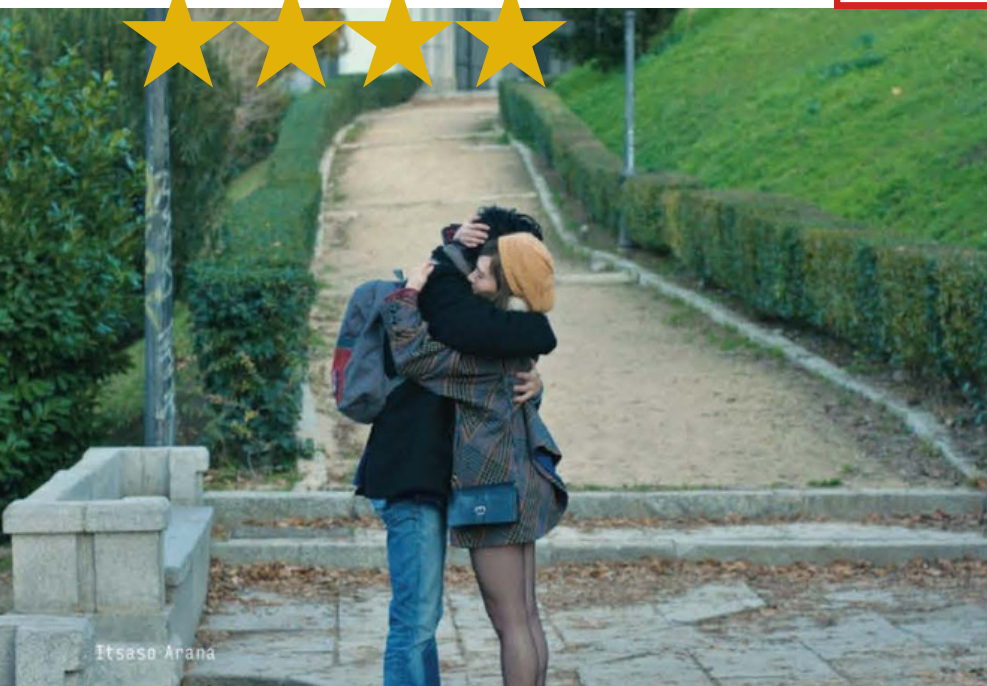
sommes de défendre les promesses que nous nous sommes faites, d'être à leur hauteur.

La reconquista est un film dans lequel il ne se passe pas grand-chose, du moins si l'on pense au développement de l'intrigue. Il fonctionne plutôt par résonances : à travers différents rythmes, quelques mots, gestes, mélodies, sons, couleurs et regards qui finissent par se rencontrer de différentes manières. Nous avons aussi tenté de montrer le temps de la réconciliation. Le temps qu'il faut pour se reconnaître dans le visage de l'autre qui, autrefois, signifiait tout pour nous. Ce défi n'était pas facile, c'est peut-être pour cela que nous avons peuplé le film de conversations inachevées et d'une importance relative pour l'intrigue. L'essentiel est ce qui se passe dans notre tête pendant que l'autre parle, quel que soit le sujet. Nous avons travaillé sur le sentiment et le malaise que provoque cette étrange familiarité, lorsque l'on retrouve quelqu'un dont on est très proche et qui provoque en nous une sorte de vertige du temps. *La reconquista* se déroule dans ce vertige, traçant une ligne entre deux temps, dans la coupure entre deux plans et dans la soudaine prise de conscience qui les unit. À l'heure où de nombreux films tendent à se réduire à un jugement sur le comportement de leurs personnages, nous misons sur le fait que ces comportements soient encore plus mystérieux et ambigus. Il n'y a aucune certitude, nous ne savons pas s'ils disent la vérité ; ils apparaissent pétris de doute, à leurs propres yeux comme à ceux de leur interlocuteur. ■

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Massoumeh Lahidji. Publié avec l'aimable autorisation des Éditions de l'œil.

PREMIERE

LA RECONQUISTA



Itsaso Arana



La parole à...

Itsaso Arana

“JONÁS A RENDU POSSIBLE DES CHOSES DONT JE N’OSAIS MÊME PAS RÊVER”

La Reconquista est votre premier grand rôle et le film de votre rencontre avec Jonás Trueba. Comment vous étiez-vous retrouvée dans ce projet ?

Son premier film, *Todas las canciones hablan de mí*, m'avait marquée car j'avais eu la sensation étrange d'une grande familiarité avec son auteur. Nos chemins se sont croisés cinq ans plus tard grâce à des amis communs dans le milieu culturel madrilène. Il m'a dit m'avoir vue sur scène et avoir pensé à moi pour son prochain film censé se dérouler à Buenos Aires. Il m'a raconté cette histoire de reconquête amoureuse. Et là, je lui ai assuré avoir rêvé la nuit précédente une scène de ce film ! Mais que l'action se passait à Madrid et pas à Buenos Aires ! (Rires.) Jonas m'a engagée après cette première rencontre. *La Reconquista* se déroule bien à Madrid et la scène en question est bien dans le film !

À l'issue du tournage, pensiez-vous retravailler ensemble ?

Je l'espérais mais je ne le lui ai jamais dit. Et puis il est revenu vers moi pour coécrire *Eva en août* (2019). Je n'avais aucune idée de la manière dont on écrit un scénario mais, là encore, tout s'est fait naturellement. Il voulait tourner un film sur une femme à Madrid en été. On est partis de ce postulat et on a écrit le temps d'un été. On allait à des fêtes, la nuit, avec des copains, on s'amusait, on observait et le lendemain on se retrouvait pour travailler. Vivre aux premières loges le cinéma que fait Jonás, pas du tout glamourisé, m'a rendu accessible l'idée de pouvoir réaliser. Sans lui, *Les Filles vont bien* (2023) n'aurait pas existé. Je n'avais même jamais osé en rêver. ●

Propos recueillis par Thierry Cheze

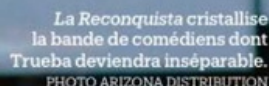
La Reconquista

Le film de la rencontre entre Jonás Trueba et son actrice fétiche, l'éblouissante Itsaso Arana. Une chronique ludique et mélancolique autour des traces laissées par un premier amour adolescent.

★★★★☆ SORTIE 28 JANVIER DE JONÁS TRUEBA AVEC ITSASO ARANA, FRANCESCO CARRIL, AURA GARRIDO... (ESPAGNE, 1H32)

À 44 ans, l'Espagnol Jonás Trueba a droit jusqu'au 10 février à une rétrospective intégrale de son œuvre, à l'initiative conjointe du Centre Pompidou et du cinéma parisien MK2 Bibliothèque. L'occasion de célébrer un cinéaste qui, au fil d'une dizaine de films, a tout particulièrement brillé dans l'art du récit du sentiment amoureux, du premier coup de foudre à la séparation. En parallèle, Arizona Distribution a la riche idée de sortir *La Reconquista*, inédit de 2015. Un film charnière dans son œuvre, celui de sa rencontre avec son actrice fétiche, l'éblouissante Itsaso Arana, et la porte d'entrée idéale dans son univers. On y retrouve en effet cette façon tout à la fois ludique et mélancolique de raconter les emballements du cœur et son goût pour les longues scènes de déambulation en plans-séquences où les silences et les regards en disent autant que les échanges finement ciselés entre ses personnages principaux.

Ici, ils s'appellent Manuela et Olmo. Ils se retrouvent autour d'un verre, après des années d'éloignement. Et ce soir-là, Manuela tend à Olmo une lettre qu'il lui a écrite quinze ans auparavant, lorsqu'ils étaient ados et vivaient ensemble leur premier amour. *La Reconquista* se déploie alors en deux temps. D'abord la nuit qui suit cet échange où ils décident, dans une forme de parenthèse enchantée, de vivre l'avenir qu'ils s'étaient promis et de vérifier si les occasions perdues peuvent se rattraper. Puis un flash-back quinze ans plus tôt pour voir si la mélancolie du temps passé n'a pas enjolivé leurs souvenirs. Comme dans la trilogie *Before Sunrise* de Linklater, cette façon de disséquer le sentiment amoureux dans un geste où sensorialité et cérébralité ne font qu'un se révèle un pur délice. ● TC



[CC BY-NC-ND 4.0](#)

LA RECONQUISTA de Jonás Trueba

Un inédit réalisé en 2016,
première pierre d'un art du
raffinement que l'Espagnol
ne cesse d'affiner depuis.

Curieusement, aucun des premiers films de Jonás Trueba n'avait connu de sortie en salle en France avant *Eva en août* (2019). L'arrivée tardive sur nos écrans de *La Reconquista*, son troisième long métrage réalisé en 2016, est la parfaite occasion de découvrir l'un de ses premiers grands coups d'éclat.

Amoureux·ses à l'adolescence, Olmo (Francesco Carril) et Manuela (Itsaso Arana) se retrouvent de longues années après s'être quitté·es. Au cœur d'une déambulation nocturne à travers Madrid, Trueba ne cherche jamais la confrontation attendue des trentenaires. Il construit au contraire son film sur les non-dits, sur tout ce qu'il et elle évitent de formuler. Le désir se glisse subtilement dans les mots, dans les détours et les rebonds d'un discours amoureux qui progresse en zigzag. Comme dans les grandes

comédies rohmériennes, le film se joue là, dans ce qui frémit sous les phrases échangées. Entre les deux se rejoue le flirt adolescent en même temps qu'une quête impossible du temps perdu.

Puis, comme dans un rêve, la seconde partie remonte le temps et replonge dans l'adolescence du couple. On y sent déjà l'attention profonde que Trueba portera plus tard aux corps et aux paroles des jeunes dans son très beau documentaire *Qui à part nous* (2021). Trueba y filme les lettres, les promesses et les maladroites d'une première passion comme on ouvrirait un carnet retrouvé. Ce retour dans le temps n'expliquera rien, il rend simplement perceptible ce que le présent ne parvient plus à dire. Comme s'il fallait

revisiter la lumière fragile d'un premier amour pour comprendre comment avancer, comment vivre avec ce qui manque. *La Reconquista* réinvestit le regret, non pour s'y complaire, mais pour apprendre à se relever. **Ludovic Béot**

La Reconquista de Jonás Trueba, avec Francesco Carril, Itsaso Arana, Aura Garrido (Esp., 2016, 1 h 48). En salle le 28 janvier. *Rétrospective Jonás Trueba* au Mk2 Bibliothèque (Centre Pompidou hors les murs), Paris, du 27 janvier au 10 février.



INTERVIEW

2/3

JONÁS TRUEBA : "FAIRE UN CINÉMA À PORTÉE DE MAIN, QUE N'IMPORTE QUI POURRAIT FAIRE"

À l'occasion de la sortie d'un film inédit réalisé en 2016 et de la rétrospective consacré en son honneur au MK2 Bibliothèque x Centre Pompidou du 27 janvier au 10 février, nous avons échangé avec Jonás Trueba.

Découvert en France avec Eva en août en 2020, Jonás Trueba a pourtant construit bien avant cela une œuvre libre et passionnante, restée invisible en France. La sortie d'un film inédit La reconquista (2016) ainsi que la rétrospective qui lui est consacrée au centre Pompidou permet aujourd'hui d'enrichir notre connaissance de son œuvre fondée sur l'instinct, la fidélité d'une bande d'amis, le refus des modèles industriels autant que des attentes narratives.

La rétrospective qui t'est consacrée est accompagnée d'un livret intitulé Le cinéma, c'est vivre trois fois plus. Tu mets souvent en avant l'idée que faire des films, c'est accéder à une vitalité extrêmement forte, expérimenter quelque chose de très joyeux.

Jonás Trueba : C'est une phrase que j'ai entendue pour la première fois dans Yi Yi d'Edward Yang et que j'ai réutilisée dans mon deuxième film, Los ilusos. L'expérience de faire un film, c'est quelque chose de très fort. Il y a beaucoup d'intensité, c'est une manière d'être vivant. Ce qui me guide, ce n'est peut-être pas tant l'envie de raconter une histoire que de vivre à travers les tournages et l'expérience de faire un film. Je trouve que c'est une bonne manière d'être dans le monde.

En découvrant La Reconquista, réalisé il y a près de dix ans, on est saisi par la liberté du récit, comme affranchi de toutes contraintes. Par la manière dont ton cinéma opère des décrochages en plein milieu du film pour épouser soudain une forme plus impressionniste. Je pense notamment à ce trajet en scooter au petit matin de Francesco Carril. On sent vraiment dans ces scènes-là ton goût pour le présent.

Le film commence avec une citation d'un poète espagnol qui parle de la confiance et qui dit : "Je vais mettre ma confiance dans le futur, et rien de plus." Tout le film s'est construit à partir de cette idée de confiance, une confiance que nous avons gagnée grâce aux trois films réalisés précédemment. Cette séquence en scooter, c'est vraiment ça. Je veux avoir la confiance de faire quelque chose comme ça. Je crois qu'il y a beaucoup d'idées préconçues sur ce que le cinéma doit être : ce qu'on doit filmer et de quelle manière. Et quand on fait les choses de façon simple, naturelle, on se laisse porter par l'instinct. "J'ai une idée très forte du cinéma comme une manière d'être tranquille."

Est-ce aussi une question de rythme, pour créer des contrepoints ? Comme une pièce musicale qui circulerait par différents mouvements avant de retrouver sa mélodie initiale ?

Oui, bien sûr. Surtout au montage, où il y a toujours une lutte avec le temps. Mais ici aussi, j'ai une idée très forte du cinéma comme une manière d'être tranquille. De faire des films pour construire un endroit de tranquillité. En fait, je ne pense pas tant que ça au rythme. Je suis un peu inconscient quand je fais des films. On fait les choses comme on les sent.

Tu as conscience d'être totalement à rebours de l'époque, où même dans un certain cinéma d'auteur, les images doivent avant tout captiver plutôt que chercher une forme de quiétude ?

J'en suis conscient. C'est pour ça aussi qu'on travaille d'une manière si modeste, à notre propre échelle, en gardant notre manière de produire. On fait ce que l'on veut. Il n'y a pas de discussion.

Après Les filles vont bien d'Itsaso Arana, il y a deux ans, tu as produit en cette fin d'année Histoires de la bonne vallée de José Luis Guerín. Quelle est ton approche de travail en tant que producteur ?

C'est la continuation naturelle de mon travail en tant que réalisateur. Peut-être même que je me sens plus producteur que réalisateur ou scénariste. J'ai beau mettre en scène, choisir les acteurs, etc., pour moi le plus important, c'est de trouver la bonne manière et la bonne échelle de production. Produire un film comme celui d'Itsaso ou de José Luis Guerín, c'est trouver des réalisateurs·rices qui peuvent travailler un peu comme moi, en s'adaptant. On fait les films avec les choses qu'on a, sans idées préconçues.

"C'est important pour moi de transmettre l'idée que le cinéma n'est pas quelque chose de si lointain, qu'il est atteignable."

3/3

Ça veut dire sans passer nécessairement par les circuits de financement classiques ?

On essaie de trouver d'autres façons de faire. Pour être concret, les films d'Itsaso Arana et de José Luis Guerín ont tous les deux reçu une aide publique de l'ICAA (l'équivalent du CNC en Espagne), mais après la réalisation, tout à la fin du processus. On doit compter parmi les derniers producteurs à mettre en jeu notre propre argent, gagné sur les films précédents. Pendant plusieurs années, nous ne nous présentions même pas aux aides publiques. Mes premiers films, comme *Les Exilés romantiques* ou *Los ilusos*, on n'y allait pas du tout. On s'est présentés pour *La Reconquista*, mais on ne l'a pas eue. Le premier film pour lequel j'ai vraiment obtenu une subvention du Centre national du cinéma espagnol, c'est *Eva* en août, mon cinquième film.

Tu as le sentiment que ta place de cinéaste à évolué en Espagne ?

Je sens que ces dernières années, notre travail est davantage compris, aussi bien par les institutions que par la presse et le public. L'attention portée à mon travail en France, notamment à travers cette rétrospective, s'est aussi déplacée en Espagne. Il y a eu un effet ricochet. Pour autant, je ne me sens pas du tout tranquille, et je ne pense pas qu'on va me soutenir quoi que je fasse. Rien n'est acquis. Et en plus, je ne suis pas sûr de moi-même, de ce que je veux faire. J'ai tourné à l'occasion de la rétrospective ce qui sera présenté comme un film surprise. C'est un film que j'ai tourné en cinq jours avec deux amis. C'est ça qui me donne de la joie : offrir quelque chose de nouveau, qui représente bien la liberté que j'espère garder toujours.

Avant toi, à la rentrée 2025, le MK2 Bibliothèque et le Centre Pompidou accueillaient une rétrospective dédiée au réalisateur roumain Radu Jude. Vous semblez partager beaucoup de choses dans cette manière extrêmement aventureuse de faire des films.

Radu Jude est un exemple incroyable de cinéaste contemporain qui montre une autre voie. C'est une sorte de phare pour nous. C'est important pour moi de faire un cinéma possibiliste, c'est-à-dire un cinéma à portée de main, que peut-être n'importe qui pourrait faire. Je viens d'une famille de cinéastes et c'est important pour moi de transmettre ça, de montrer aux spectateurs, et aux cinéastes plus jeunes que moi aujourd'hui, que le cinéma n'est pas quelque chose de si lointain, qu'il est atteignable.

LA TRIBUNE DIMANCHE



AMANTS D'HIER ★★★★★

© LOS ILLUSOS FILM



Il aura donc fallu attendre dix ans pour pouvoir découvrir sur les écrans français *La Reconquista*, un film du très talentueux cinéaste espagnol Jonás Trueba (*Eva en août* et *Septembre sans attendre*, notamment). Soit les retrouvailles dans un parc de Madrid de deux trentenaires qui furent amants pendant leurs années de lycée. Elle est célibataire et vit désormais en Argentine. Lui est en couple et semble troublé par ce rendez-vous qui surgit du passé. Le tout sur fond du

Concerto pour deux mandolines de Vivaldi et ses motifs répétés. « *Que reste-t-il de nos amours ?* » chantait Charles Trenet dans *Baisers volés* de François Truffaut. Trueba aurait pu aussi bien reprendre ce titre tant l'interrogation qu'il contient semble traverser tout le film, depuis son début jusqu'à une partie en forme de flash-back étonnant. Il y répond avec une infinie délicatesse, laissant ses personnages évoluer au gré de ce qu'ils sont devenus et de ce qu'ils auraient aimé être ou vivre. Moins qu'un film sur le couple et ses fractures, *La Reconquista* nous parle du temps qui passe et de la façon forcément singulière dont chacun d'entre nous négocie avec cette dimension. C'est dire si son propos nous touche et nous questionne. Le miroir que Trueba nous tend ne comporte cependant aucun jugement et son film laisse à chaque spectateur le soin de s'identifier ou non. Manuela et Olmo, ses deux protagonistes, apparaissent alors comme des fragments de vies réelles ou rêvées et comme les passeurs d'un cinéma aussi vibrant qu'intense. AUC.

La Reconquista, de Jonás Trueba avec Francesco Carril, Itsaso Arana, Pablo Hoyos, Rafael Berrio. 1h58. Sortie mercredi.



Jonás Trueba et Erige Sehiri : cinéastes au présent

Samedi 24 janvier 2026



ÉCOUTER (58 min)



TROISCOULEURS

LA
RECONQUISTA

sortie le 28 janvier

de Jonás Trueba

Arizona (1 h 48)



Présentée au festival du film de Saint-Sébastien en 2016, puis restée inédite dans l'Hexagone, cette comédie sentimentale de Jonás Trueba ravive joyeusement la flamme d'un amour de jeunesse.

Par Thibault Lucia

Quinze ans après leur rupture, Olmo et Manuela, interprétés par Francesco Carril (vu dans la série *Los años nuevos* de Rodrigo Sorogoyen) et Itsaso Arana, se retrouvent le temps d'une nuit improvisée dans un Madrid d'avant Noël. À travers cette réjouissante épiphanie romantique et musicale, le film réactive l'humeur adolescente de ces deux trentenaires qui laissent à distance regrets et remords. Lui vit en couple, elle est célibataire, et entre eux circule une lettre, fragile vestige de leur histoire. Chez Jonás Trueba, la pensée amoureuse passe par la parole. Ils s'assailent de questions comme pour rattraper le temps perdu et cherchent maladroitement un terrain commun où se redécouvrir. Au fil de cette balade aux accents rohmériens, la caméra précise leur rapprochement et devient presque muette au crépuscule, comme si les mots ne suffisaient plus. « *Je reviens toujours au même point* », déplore Alain Cavalier dans une interview que lui consacrait *L'Avant-Scène* en 1995. Cette formule illustre bien le rythme du montage qui se répète sans cesse, à contretemps, prolongeant l'idylle et lui conférant une dimension intemporelle. Trois ans avant l'audacieux *Eva en août* (2019), Trueba explorait déjà ces zones d'ombre où circulent deux amoureux « *toujours débutants* », convaincus, malgré leurs hésitations, que « *l'amour ne finit pas* ».



CINÉMA

«La Reconquista» : la critique d'un inédit mélancolique (et romantique) de Jonas Trueba

La critique de Paris Match (4/5)

De l'aveu même de son réalisateur Jonas Trueba («Eva en août»), «La Reconquista» es son premier véritable film après trois essais plus amateurs. Malgré quelques maladresses, tout son cinéma faussement minimaliste est déjà là : l'argument romantique né de la première passion, comme une lettre que l'on garde précieusement, au plus près de notre cœur de peluche, la musique et la danse qui rythment les battements du désir, le temps qui passe et jamais ne répare, les décrochages narratifs – magique retour à l'adolescence – et bien sûr Itsaso Arana, actrice, scénariste et muse du cinéaste.

Sous ses airs naïfs, ses hésitations et ses répétitions se joue l'essence même de son cinéma : permettre par la fiction de rendre nos vies plus romantiques, mais pas moins mélancolique, comme une photo de Paname d'Auguliette ou la chanson Melodrama de Disiz. Et surtout que l'Arcadie reste en fleurs, pour rêver, qu'un jour, un amour refleurisse.

LA RECONQUISTA

「SUD
OUEST」



Cinéma

Dans « La Reconquista », vestiges de l'amour

Un film merveilleux sur les retrouvailles de deux trentenaires madrilènes qui se sont aimés adolescents

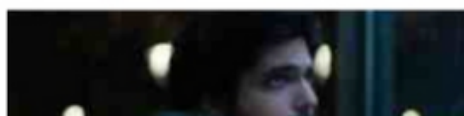
« Tu penses vraiment que le meilleur moment de notre vie est passé ? » demande Manuela (Itsaso Arana). « Je ne sais pas », répond Olmo (Francesco Carril). Ils se sont aimés au lycée. Ils se retrouvent vingt ans après, pour un verre, puis une nuit blanche de joyeuse errance dans leur ville de Madrid. Manuela a fait sa vie en Argentine. Olmo est devenu traducteur. Peuvent-ils encore se dire « Je t'aime » ? Comment ont-ils changé ? Se connaissent-ils encore vraiment ?

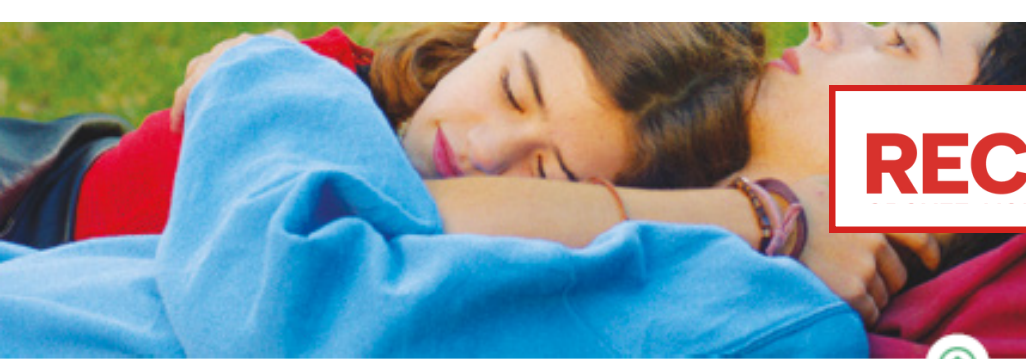
Romantique en diable

Jonás Trueba signe un film merveilleux, tout en frémissements, en émotions contenues, en regrets apprivoisés. Non pas sur un retour de flamme mais sur ce que la vie fait de nous et de nos élans de jeunesse. Le temps d'une parenthèse, Manuela et Olmo renouent avec leur complicité, qui crève l'écran, et leur innocence adolescente. Sans illusion, mais avec plaisir, et gratitude pour ce qui a été vécu. Un film doux et fin, le plus romantique de ce début d'année.

Julien Rousset, rédaction parisienne

« La Reconquista », de Jonás Trueba. Avec Itsaso Arana, Francesco Carril, Aura Garrido. Durée : 1 h 48. En salles aujourd'hui.





LA RECONQUISTA



UNE REMONTÉE du temps

CINÉMA

Politis

LA RECONQUISTA / Jonás Trueba / 1 h 58

Tourné en 2016 et jusqu'ici inédit en France, *La Reconquista* annonçait déjà le talent du réalisateur espagnol.

Manuela (Itsaso Arana) et Olmo (Francesco Carril) ont vécu un grand amour quand ils étaient adolescents. Quinze ans plus tard, ils se sont donné rendez-vous dans Madrid. Ils se retrouvent le temps d'une nuit, où ils vont aller de lieu en lieu : un café, une scène de spectacle, un bar de nuit et, enfin, une salle de danse. Il n'y aura pas de chambre. *La Reconquista* est pourtant le titre du film de Jonás Trueba – tourné en 2016, inédit en France. Mais il s'agit d'une reconquête différente de celle qu'on pourrait croire : ce n'est pas exactement l'amour qui revient.

Manuela vit désormais en Argentine, elle n'est là que pour quelques jours ; Olmo est traducteur et vit en couple. Depuis quinze ans, leur existence a évolué, ils ne savent pas ce que l'autre est devenu, mais ils ont ce passé en commun qui les lie à jamais. De quelle manière ? Comment, aujourd'hui, se manifeste-t-il en eux ?

Quand Manuela et Olmo sont de nouveau face à face, devant un verre, Jonás Trueba s'attarde sur le visage de celui ou de celle qui écoute. Le spectateur imagine les émotions qui les traversent, le trouble qui les gagne. Un trouble né du sentiment double et contradictoire d'étrangeté et de familiarité.

La musique, la danse, les chansons (dont on sait qu'elles marquent intimement une époque, en l'occurrence celles du musicien Rafael Berrio, qui interprète le père de Manuela) jouent un rôle déterminant. La remontée des souvenirs passe par de longues conversations, mais aussi par la présence du corps de l'autre. Olmo dira qu'il a passé une nuit folle : lui qui n'était pas partant s'est laissé entraîner avec Manuela pour aller danser. Sur la piste, il s'est même défoulé, s'offrant aux regards. Autrement dit, il a rajeuni.

Ce mouvement insensible et lent vers leur passé – Jonás Trueba fait durer les séquences – a sa logique. Au bout de la nuit, et après un intermède où Olmo, au matin, rentre chez lui, bouleversé, le film retourne radicalement en arrière. La dernière partie se déroule en effet quinze ans plus tôt, quand Manuela (Candela Recio) et Olmo (Pablo Hoyos) étaient ados. C'est comme si le film se mettait en adéquation avec la strate temporelle qui les a précédemment envahis. Structurer ainsi son film était le pari du cinéaste : réussi, au vu de la charge émotionnelle qui émane de ce flash-back.

Jonás Trueba, révélé en France avec *Éva en août*, fait partie des jeunes réalisateurs (il a 44 ans) qui renouvellent le cinéma espagnol. *La Reconquista* et la rétrospective qui lui est actuellement consacrée à Paris (1) le confirment. ● CHRISTOPHE KANTCHEFF

[1] Organisée par le Centre Pompidou et MK2 Bibliothèque, jusqu'au 10 février.

La Reconquista, de Jonás Trueba

« J'ai peur d'avoir vécu comme si ma vie était un simulacre, comme si j'avais le don de vivre deux fois », chante Rafael Berrio dans un bar de Madrid. Les paroles paraissent avoir été écrites pour Manuela et Olmo. Ils se retrouvent après avoir connu 15 ans plus tôt un éphémère amour adolescent. Le temps d'une déambulation nocturne, ils tentent, non une impossible « reconquête », mais de réveiller une mémoire endormie. Celle d'Olmo en particulier, qui a tout oublié d'une lettre enflammée écrite dans un embrasement des sentiments.



Le film pourrait s'arrêter là, empli d'une indéniable grâce et fort de sa simplicité. Mais au fil d'une rêverie, Olmo revit cet amour adolescent peut-être gâché par l'attente de quelque chose de plus fort. Les personnages sont ainsi suspendus entre le passé et le futur. Incapables de saisir le présent. Sauf l'espace d'une danse endiablée, moment de pure griserie arraché à une douce mélancolie. **F.T.**